

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 48

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185416>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tion typique du buveur déprimé qui murmure vers minuit :

— Garçon, apportez le livre d'adresses, que je voie où je demeure !

De telles choses ne se passent pas au cercle. Sonnez donc, ce serait un cercle vicieux ! E.

Un de nos abonnés d'Orbe nous écrit :

Je vous envoie la copie d'une anecdote racontée il y a environ trois cents ans (en 1570) par Joubert, dans son ouvrage sur les erreurs populaires en fait de médecine et de régime de santé. Il m'a paru qu'en présence du charlatanisme qui s'étale à la quatrième page des journaux et le nombre toujours croissant des meiges, elle pouvait avoir quelque intérêt. Je la transcris textuellement, dans le style et l'orthographe de l'époque.

On dit que le duc de Ferrare, Alphonse d'Este, mit quelques-fois en propos familiers de quel métier il y avait plus de gens ; l'un disait : de cordonniers ; un autre, de mariniers ; qui, de laboureurs ; qui, de chicaneurs. Gonelle, fameux bouffon, dit qu'il y avait plus de médecins que de tout autre sorte de gens, et gage contre le duc, son maître (qui rejetait cela bien loin), qu'il le prouverait dans vingt-quatre heures.

Le lendemain matin, Gonelle sort de son logis avec un grand bonnet de nuit et un couvre-chef qui lui bandait le menton, puis un chapeau par dessus ; son manteau haussé sur ses épaules. En cet équipage, il prend la route du palais de Son Excellence, par la rue des Anges.

Le premier qu'il rencontre lui demande qu'est-ce qu'il a ; il répond : Une douleur enragée de dents. — Ah ! mon ami, dit l'autre, je sais la meilleure recette du monde contre ce mal-là, et la lui dit. Gonelle écrit son nom en ses tablettes, faisant semblant d'écrire la recette. A un pas de là, il en trouve deux ou trois ensemble, qui font semblable interrogatoire, et chacun lui donne un remède ; il écrit leur nom comme du premier ; et ainsi, poursuivant son chemin tout bellement du long de cette rue, il ne rencontre personne qui ne lui enseignât quelques recettes différentes l'une de l'autre, chacun lui disant que la sienne était bien éprouvée, certaine, infaillible : il écrit le nom de tous. Parvenu qu'il fut à la basse-cour du palais, le voilà environné de gens (comme il était connu de tous) qui, après avoir entendu son mal, lui donnèrent force recettes, que chacun disait être des meilleures. Il les remercia et écrivit leurs noms aussi.

Quand il entra en la chambre du duc, Son Excellence lui crie de loin : Eh ! qu'as-tu, Gonelle ? Il répond tout piteusement et marmiteux : Le mal de dents le plus cruel qui fut jamais. Adonc, Son Excellence lui dit : Eh ! Gonelle, je sais une chose qui te fera passer incontinent la douleur, encore que la dent fût gâtée. Brassavolo, mon médecin, n'en pratique jamais de meilleures. Fais ceci et cela et incontinent tu seras guéri.

Soudain Gonelle, j'étant bas son attirail et sa coiffure, s'écria : Et vous aussi, Monseigneur, êtes médecin ?... Voulez-vous combien j'en ai trouvé, depuis mon logis jusqu'au vôtre ; il y en a plus de deux cents, et je n'ai passé que par une rue ; je gage d'en trouver plus de dix mille si je veux aller partout. Trouvez-moi autant de personnes d'un autre métier.

Les devoirs des maris. — Nous trouvons sous ce titre, dans un journal anglais, le secret des bons ménages, que nous nous empressons de donner à nos lecteurs :

En premier lieu, un mari doit sympathiser avec tous les soucis et les travaux de sa femme. Les hommes ne sont que trop enclins, au milieu du

tourbillon des affaires, d'oublier que les soucis domestiques sont aussi lourds et fatigants pour leurs femmes. Ils réclament trop souvent, à leur rentrée au foyer, un accueil sympathique et des attentions, alors que, de leur part, ils n'en agissent point ainsi. Un mot, un simple regard d'amitié, en rentrant, soulage bien le poids des soucis du cœur d'une femme. Ensuite, les hommes doivent mettre leur confiance en leurs femmes ; les tenir au courant de leurs plans comme de leurs projets, et surtout de leurs inquiétudes et de leurs embarras ; car l'instinct d'une femme vaut mieux que toute la sagesse masculine, et l'appui moral de l'épouse est un puissant secours aux efforts d'un mari dans l'intérêt commun.

Les hommes devraient toujours témoigner de leur amour pour leur femme, par leurs constantes attentions, par leur manière de les traiter, et par ces mille et un petits services qui, sans avoir de valeur en eux-mêmes, font cependant toute la différence entre une vie de tristesse et une existence heureuse et paisible.

Par dessus tout, les hommes doivent se garder de traiter leur femme impoliment ou avec une rudesse qui puisse leur faire croire qu'elles seules dans ce monde n'ont pas droit à leur respect et à leur considération, et qu'elles leur sont inférieures. Ils ne devraient jamais oublier la délicatesse de sentiments de la femme, ainsi que le besoin qu'elle éprouve d'être aimée, et ne jamais non plus laisser croire que la flamme du flambeau pourrait diminuer ou s'éteindre.

Nos lecteurs savent qu'ensuite d'un concours de poésie ouvert dans le courant de l'année par l'Académie des Muses Santones, à Royan (Charante inférieure), M. Alfred Dufour, avocat, a remporté le premier sur 81 concurrents.

Le sujet imposé qui avait pour titre : *Les Bain-gneuses de Royan*, a été traité par M. Dufour avec infiniment d'esprit et de verve. Avec son autorisation, nous en détachons le fragment qui suit, regrettant que l'exiguité de notre feuille ne nous permette pas de reproduire ce travail dans son entier :

Jadis le nautonier, sur les plaines humides,
Voyait le fuseau d'or des blondes Néréides
Chatoyer sous la pourpre oblique du soleil,
Tandis que les Tritons, bande capricieuse,
Autour d'elles traquaient d'une ronde joyeuse
Le cercle miroitant dans l'océan vermeil.

Surpris, il regardait de loin le choeur sonore
Sur la vague bondir et rebondir encore,
Tandis qu'au ciel montait Phébus oriental ;
Et la coquue marine, à la note profonde,
Mélait sa plainte sourde au clapotis de l'onde,
Dont leurs jeux répétés ébranlaient le cristal.

Alors le matelot, comme l'antique usage
Le lui dictait, poussait son navire au rivage,
Y cherchait un autel pour honorer les dieux,
L'improvisait peut-être, et, d'une main docile,
Répondant sur un roc le lait, le miel et l'huile,
Modeste sacrifice, offert d'un cœur pieux....

C'est ainsi qu'à Royan, modernes Néréides,
Je rêve vos ébats, ou hardis ou timides,
Mais gracieux toujours, et je crois voir d'ici
Votre escadron léger, qui dans l'écume blanche
Nage, vire de bord, fait la coupe ou la planche,
Et d'honneur, le coup-d'œil me semble réussi!...

Je n'en dis pas autant des Tritons en flanelle,
Dont se braque sur vous, amoureuse prunelle,
Le monocle encadré d'un sourcil anguleux.
Ils sont à mon tableau loin d'être indispensables,
Et j'aime mieux songer, sans les dire haïssables,
Au marbre de vos bras séparant les flots bleus.

Dans l'essor cadencé du rythme nataoire,
Je vois, sous l'espadrille abritant leur ivoire,
Vos pieds, vos pieds mignons presser leurs mouvements;
Je crois entendre l'air chassé par vos narines
Que mord l'âcre piment des salures marines,
D'un souffle plus nerveux s'échapper par moments.

Si vous saviez ainsi combien vous êtes belles,
Et combien de pensers, à ma raison rebelles,
S'envolent vers Royan, de la table où j'écris...
Combien j'envie à l'eau l'amoureuse caresse
Dont l'élément fripon vous entoure et vous presse,
Et comme j'en saurais comprendre tout le prix!...

Mesdames, je m'arrête. — Avoir un pied en terre,
Disait le bon Panurge, est chose salutaire,
Lorsque l'autre surtout, n'en reste pas trop loin,
Et sans planter des choux, selon sa parabole,
J'en conclus qu'il est bon d'éviter l'hyperbole,
Car j'allais, d'une douche, avoir bientôt besoin...

Cependant qu'in petto, nymphes brunes et blondes,
Je dis, en vous voyant quitter les eaux profondes,
Que vraiment la nature est un noble sculpteur,
Rougeissantes, gagnez vos cabines proprettes.
Et là, vous confiant aux soins de vos soubrettes,
Fermez la porte au nez de votre serviteur!...

Un de nos lecteurs de Genève, arrivant à Montreux le lendemain des élections qui eurent lieu à Genève dans le courant de 1878, rencontre un de ses amis qui lui offre une consommation chez M. Dind, à la Tonhalle, à Vernex. Il lui racontait le résultat de ces élections, lorsqu'un monsieur qui jouait au billard lui dit : « Vous connaissez le résultat des élections de Genève, monsieur ? »

— Oui, ce sont les Démocrates qui ont eu le dessus.

— Monsieur Carteret ne doit pas être content, répondit l'étranger.

— Ni moi non plus, fit le Genevois.

Causant ensuite de diverses choses, ils vinrent à parler de M. Cérésole en termes très bienveillants. « Certainement, ajouta celui qui faisait sa partie de carambolage, M. Cérésole est un homme très capable. »

Sur ce, le Genevois répond : Ah! diable, je le crois bien ; c'est le Gambetta de la Suisse.

Voyant que son interlocuteur souriait en continuant de caramboler et que les sept ou huit personnes qui se trouvaient dans le café ne pouvaient s'empêcher de rire, il dit à son ami : « Qu'est-ce qu'ils ont à rire, ces types ? »

— Mais vous ne connaissez pas ce monsieur qui joue au billard ?

— Non.

— Eh bien, c'est M. Gambetta lui-même.

— Tant mieux, répond l'autre ; heureusement que je n'ai point dit de mal de lui. Je suis enchanté de lui avoir causé ; il m'a l'air d'un bon zig.

Puis, quittant sa place, le Genevois alla trinquer avec le président de la Chambre, mettant ainsi toute l'assistance en gaîté.

Deuxième aux vases vides.

Pour un temps vous serez sevrés de voix joyeuses,
De cancans et de calembours;
Et privés des hauts faits et des doctrines creuses
Des politiciens de nos jours.
Car vous ne verrez plus, durant les longues veilles,
Le candidat s'épanouir,
Offrant à vingt bâdauds son vin et les merveilles
De sa nullité sans rougir.
Et vous ne serez pas témoins des petitesses
Que font tant de faibles humains,
Qui rampent pour grimper, ou dont les politesses,
Ont de fructueux lendemains.
Peut-être au long de l'an, dans vos coins, froids et mornes,
Pensifs, recueillis et rêveurs,
Verrez-vous en esprit, la soif, la soif sans bornes
De nos intrépides buveurs?
Peut-être verrez-vous, au petit jour, sordides,
Demi-vêtus, les yeux hagards,
Ces hommes condamnés, tremblants, lèvres arides,
Et la fièvre dans les regards;
Un pot dans une main, la clef de fer dans l'autre,
Hébétés, le gosier en feu,
Tâtonnant pour trouver l'autre où leur cœur se vautre,
Et s'avachit devant son dieu?

Mais non, vous dormirez, vous oublierez nos peines;
Nos passions et nos travers;
Et si le bon temps vient, les vendanges prochaines
Verront la fin de vos revers.

Charrière-de-Bennevys (Aigle), novembre 1879. L. C.

Lo lão et lo tsambérot.

Dein lo teimps iô lè bêtèz dévezâvont patois, que l'étai dza grantenet devant lè batz, on lão que n'avâi pas tot à remollie-mot per tsi li, à cein que parait, roudassivè et verounâvè decé, delé, po tatsi dè trovâ oquie à s'apedansi. On dzo que passâvè découte on rio, ye ve on tsambérot qu'étai saillai dè l'édhie et que fasâi état dè grimpâ à recoulons on petit tierdzo po allâ liairè on bocon dè folhie d'avi que lâi sè trovâvè, que ma fâi cein allâvè bin balamenet.

— Eh ! vouâiti-vâi cé éléphant, se fe lo lão po sè moquâ dè li, n'a-te pas lo toupet dè volliâi montâ amont cé cret ! T'és on trâo petit craset, m'n'ami ; et se te l'ai vas, vu bin que lo crique mè craque !

— Te crâi ! se repond lo tsambérot, que n'iaussè què tè que pouessè oquie ; et mè tè dio qu'on païsan vaut atant qu'on monsu.

— Eh ! crouie vermena, se fe lo lão ein grinceint lè deints ; mè tsapérâi dè t'éclliaffâ coumeint 'na bâoza dè vatze dè dinsè mè cresenâ. Et pi que vâo tou derè avoué ton païsan et ton monsu ?

— Oh ! sé bin que su pas tant foo dè tsambès et que ne porré pas mè branquâ contré on muton, cou-